

mourir, et s'encouragea à en finir avec ses souvenirs déchirans.

D'ailleurs, la honte de vivre encore, après une résolution si clairement exprimée à Arthur, lui venait par intervalles; l'orgueil, cette lie des passions les plus sincères, aigrissait sa douleur et troublait sa raison. Elle s'écriait qu'il fallait mourir, mourir sur-le-champ; et pourtant elle attendait, car le besoin d'exister, plus fort que tout le reste, balançait à lui seul les excitations du désespoir et de l'orgueil.

Et comment en eût-il été autrement? Si jeune encore, si vivace, si vibrante à tout, comment n'aurait-elle pas hésité? Malgré le vent qui en avait brûlé les fleurs, l'arbre de la vie était encore si haut et si puissant, ses

racines étaient si profondes! Quoi qu'on en ait dit, la plus terrible des actions humaines est le suicide. La mort reçue dans l'accomplissement du devoir est facile, parce qu'elle est tranquille, sereine et sans lutte; mais le suicide est horrible, car il est le résultat d'une révolte intérieure dans laquelle l'ame assassine le corps.

Du reste, nous l'avons déjà dit, il ne fallait, pour fixer les incertitudes de Louise, qu'une circonstance fortuite qui vint faire pencher la balance de l'un ou de l'autre côté; elle ne se fit pas attendre long-temps.

Elle était à peine rentrée depuis une heure, lorsqu'on lui apporta une lettre; c'était d'Antoine. En reconnaissant l'écriture, elle pâlit et chancela.

Elle porta la main à son front en fermant les yeux, comme si elle eût attendu quelque nouvelle douleur; enfin, faisant un effort sur elle-même, elle l'ouvrit. C'était un billet fort court :

« Je ne reçois plus de lettres de vous, Louise; nul ne me donne de vos nouvelles; je ne puis supporter plus long-temps mes inquiétudes. Je pars, et cette lettre ne me précédera que de quelques heures; j'arriverai demain matin. J'ai voulu vous avertir, parce que j'ai craint pour vous l'impression d'un retour inattendu. Louise, comment me recevrez-vous? Je reviens riche assez; mais si vous saviez comme je tremble! Oh! ma vie va se décider. A tout à l'heure, Louise! à tout à l'heure!... Malgré moi ce mot me fait frémir de joie. Quoi! je vais vous voir, entendre votre voix, toucher vos mains, vous appeler

ma fiancée?... Oh! mon Dieu! pourvu que ce ne soit pas un rêve. »

A tout à l'heure!

ANTOINE.

L'effet que cette lettre produisit sur Louise fut terrible. Dans toutes les angoisses qui l'avaient torturée depuis quelque temps, elle avait eu soin d'écarter d'elle le souvenir d'Antoine, comme trop difficile à supporter. Plusieurs fois, la pensée de son retour prochain lui était venue, mais elle l'avait aussitôt repoussée avec épouvante. Elle sentait que c'était un malheur imminent, inévitable, dont aucune prudence ne pouvait prévenir les coups; mais, sûre de marcher vers l'abîme, elle avait mieux aimé fermer les yeux et jouir, s'il était possible, des bénéfices de l'imprévoyance. Elle avait ainsi presque réussi

à oublier que Larry existât. La nouvelle de son arrivée fit donc sur elle l'effet d'un coup imprévu. Sa tête se perdit à l'idée de se trouver vis à vis de l'homme qu'elle avait trahi, de l'entendre lui donner le nom de fiancée, à elle déshonorée, perdue ! Que pourrait-elle répondre ? Il fallait donc qu'elle lui avouât tout ; qu'elle racontât cette longue et déplorable histoire des six mois qui venaient de s'écouler ! Et de quel front, par quels mots, avec quelle voix ? Oh ! cela n'était pas possible ; mieux valait mourir ; il le fallait même maintenant, et de suite ; car il allait arriver. Abandonnée par Arthur, elle pouvait vivre encore peut-être, elle pouvait reparaitre devant lui sans trop de rougeur ; mais devant Antoine ! Jusqu'à cet instant elle n'avait eu à combattre que sa douleur, maintenant c'étaient ses remords et sa honte. Antoine arrivait ; Antoine qui ne savait rien,

qui revenait joyeux, confiant, et les bras tendus ! Oh ! malheur ! malheur !

Elle fut un moment folle d'étonnement et de peur ; mais tout à coup les incertitudes de son cœur semblèrent cesser. Elle sentit dans tout son être une sorte d'effort et de brisement comme si le grand ressort de la vie s'était rompu ; toutes les agitations intérieures s'apaisèrent, et il se fit en elle un calme effrayant : elle était décidée à mourir.

Dès lors, avec le combat finit la souffrance ; elle cessa de sentir son corps, comme si sa volonté l'en eût déjà détachée. Une sorte de paix rafraîchissante inonda son âme, et elle entra dans cette phase de lucidité et de puissance sereines qui marquent toujours les instans suprêmes.

Tout fut promptement préparé par elle ;
mais il lui restait quelques heures, elle voulut
les employer à faire ses derniers adieux.

I.

A M. Randel, médecin.

La lettre ci-jointe , adressée à M. Antoine
Larry, votre ami, vous fera comprendre
l'importance du service que je vous demande.
Vous recevrez cette lettre à huit heures du
matin ; à dix heures, Antoine arrivera par
la diligence ; vous irez à sa rencontre et vous

II.

20

l'empêchez de se rendre chez moi, où l'attendrait un trop lugubre spectacle. Je crains pour lui la première impression : ne le quittez pas ; consolez-le et faites-lui sentir que je n'étais pas digne de m'unir à lui, que je ne mérite pas ses regrets. Faites, s'il se peut, qu'il me méprise, je serai reconnaissante de tout ce qui pourra diminuer sa douleur.

Je ne vous presse point davantage, parce que je compte sur vous. Je vous ai vu attentif et bon avec ma marraine que vous ne connaissiez pas ; vous ne sauriez l'être moins avec un ami. Surtout, monsieur, ne livrez point Antoine à lui-même. Quelque indigne que je sois de l'affection de ce noble cœur, je sais combien il m'aime, et j'ai peur de son désespoir. Je vous le donne en garde ; songez que vous en restez responsable devant Dieu.

Et si la reconnaissance d'une infortunée qui cherche à se faire pardonner sa vie par sa mort peut avoir quelque prix à vos yeux, recevez d'avance mes remerciemens et soyez béni pour tout ce que vous épargnerez de souffrance à Antoine.

LOUISE.

II.

A Antoine Larry.

Antoine, quand vous arriverez ici, vous ne m'y trouverez plus : je n'aurais pu soutenir votre présence, et je me suis réfugiée dans le seul asile qui me restât.

J'en aimais un autre que vous, et cet au-

tre ne m'aimait pas. Ce seul mot vous expliquera tout. Malheureuse par le cœur et coupable envers vous, je ne me suis pas sentie la force de vivre. Je déplore le chagrin que je vais vous causer, mais je pense avec quelque satisfaction que ce sera le dernier, et qu'il en prévient peut-être beaucoup d'autres. J'étais un mauvais élément dans votre vie, Antoine ! Trop petite pour vous, je vous tenais courbé à ma taille. Votre générosité vous avait fait aimer ma faiblesse et ma fragilité, mais elles auraient arrêté votre marche ; j'aurais toujours été pour vous un obstacle, jamais une source de bonheur. Dieu a été sage et bon. Il retire de votre chemin le grain de sable qui vous eût arrêté ; comprenez ses desseins et remerciez-le.

Vous allez être libre et dans de meilleures conditions que par le passé pour parcourir

l'existence. Vous n'êtes plus pauvre, vous n'êtes plus sans moyens de réussite; marchez devant vous maintenant. Une pensée qui me console, c'est que j'ai aidé à vous faire avancer en me montrant quelque temps à vous comme un but. J'aurai été un de ces mirages que le voyageur aperçoit à l'horizon, et vers lesquels il court : en approchant, tout s'évanouit; mais ce mensonge a soutenu ses forces, hâté ses pas, et, grâce à lui, peut-être il arrivera plus vite au terme véritable.

C'est seulement depuis votre départ que j'ai compris tout ce que je vous dois. Maintenant j'ai honte de vous avoir méconnu si long-temps. Oh! si j'avais su me hausser jusqu'à votre ame et y lire! Mais je n'étais pas assez noble pour vous aimer! Non, Antoine, la main de Dieu s'est encore montrée là; il

n'a point voulu qu'une femme vulgaire jouît d'un trésor d'amour fait pour un ange; il vous a destiné à quelqu'autre plus digne : cherchez-la, mon ami, et donnez-lui le bonheur que je ne méritais pas; c'est pour vous un devoir, car les hommes aussi bons que vous l'êtes sont un don du ciel; ils se doivent au monde comme l'air et le soleil.

Surtout, Antoine, ne déplorez pas trop amèrement ma mort! A quoi pouvais-je servir? Quel bien ai-je fait depuis que je suis née? Je n'ai été quelque chose sur la terre que parce que je suis devenue pour vous une occasion d'être généreux et grand; c'est là ma seule excuse d'avoir vécu.

Je veux que vos bienfaits me suivent au delà de la vie; vous m'avez donné un toit quand je n'en avais plus, c'est à vous que je

demande une tombe : ce sera votre présent de noce. Vous mettrez, sur la pierre qui couvrira ma fosse, mon nom et deux dates qui diront le temps que j'ai vécu. Être inutile, toute mon existence est là ; j'ai eu un nom, je suis née et je suis morte... ; rien de plus, si ce n'est un mauvais rêve dans l'intervalle. Je veux que cette tombe soit pour vous une consolation, Antoine ; quand vous sentirez que votre cœur est triste, vous viendrez y penser au bien que vous avez fait !

Adieu, mon ami et mon frère : je pleure en écrivant ces derniers mots, mais ce n'est pas de douleur ; c'est de piété, de reconnaissance, d'admiration. Je voudrais que vous fussiez là pour que je pusse me mettre à vos genoux et recevoir votre bénédiction. Quant à me pardonner, je ne vous l'ai pas demandé ;

on ne demande pas aux anges d'être bons !
Adieu ! soyez heureux et tranquille dans cette vie ; moi je vais en essayer une autre.

LOUISE.